

JEAN-MICHEL MENSION

La Tribu

ENTRETIENS AVEC
GÉRARD BERRÉBY
&
FRANCESCO MILO

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE



Suivi de
“De lettriste à légionnaire”
Entretien avec PIERRE-JOËL BERLÉ
et de
“Le scandale de Notre-Dame”

ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2018



Jean-Claude Guilbert (1942-1991). Photo Garans.

Impassible homme de marbre,
il mit un pied
sur l'escalier du même métal.
Salut Guilbert!

grève générale

il n'y a aucun rapport entre moi et les autres. le monde commence le 24 septembre 1934. j'ai dix-huit ans, le bel âge des maisons de correction et le sadisme a enfin remplacé dieu. la beauté de l'homme est dans sa destruction. je suis un rêve qui aimerait son rêveur. tout acte est lâcheté parce que justification. je n'ai jamais rien fait. le néant perpétuellement cherché, ce n'est que notre vie. descartes a autant de valeur qu'un jardinier. il n'y a qu'un mouvement possible : que je sois la peste et décerne les bubons. tous les moyens sont bons pour s'oublier : suicide, peine de mort, drogue, alcoolisme, folie. mais il faudrait aussi abolir les porteurs d'uniformes, les filles de plus de quinze ans encore vierges, les êtres réputés sains et leurs prisons. si nous sommes quelques-uns prêts à tout risquer, c'est parce que nous savons maintenant que l'on n'a jamais rien à risquer et à perdre. aimer ou ne pas aimer tel ou telle, c'est exactement la même chose.

Jean-Michel Mension

INTERNATIONALE LETRTRISTE

N° 2

manifeste

la provocation lettriste sert toujours à passer le temps. la pensée révolutionnaire n'est pas ailleurs. nous poursuivons notre petit tapage dans l'au-delà restreint de la littérature, et faite de mieux-c'est naturellement pour nous manifester que nous écrivons des manifestes. la désinvolture est une bien belle chose. mais nos désirs étaient périssables et décevants. la jeunesse est systématique, comme on dit. les semaines se propagent en ligne droite. nos rencontres sont au hasard et nos contacts précaires s'égarer derrière la défense fragile des mots. La terre tourne comme si de rien n'était. pour tout dire, la condition humaine ne nous plaît pas. nous avons congédié isou qui croyait à l'utilité de laisser des traces. tout ce qui maintient quelque chose contribue au travail de la police. car nous savons que toutes les idées ou les conduites qui existent déjà sont insuffisantes. la société actuelle se divise donc seulement en lettristes et en indicateurs, dont andré breton est le plus notoire. il n'y a pas de nihilistes, il n'y a que des impuissants. presque tout nous est interdit. le détournement de mineures et l'usage des stupéfiants sont poursuivis comme, plus généralement, tous nos gestes pour dépasser le vide. plusieurs de nos camarades sont en prison pour vol. nous nous élevons contre les peines infligées à des personnes qui ont pris conscience qu'il ne fallait absolument pas travailler. nous refusons la discussion. les rapports humains doivent avoir la passion pour fondement, sinon la terreur.

esrah abouaf, serge berna, p.j.berlé, jean-l.brau, leibé
michou dahou, guy-ernest debord, linda. française
lejane, jean-michel mension, éliane paper, gil j wolman

notice pour la fédération française des ciné-clubs

éclaircissements sur le film "hurlements en faveur de sade".
le spectacle est permanent. l'importance de l'esthétique fait encore, après boire, un assez beau sujet de plaisanteries. nous sommes sortis du cinéma. le scandale n'est que trop légitime. jamais je ne donnerai d'explications. maintenant tu es toute seule avec nos secrets. A L'ORIGINE D'UNE BEAUTE NOUVELLE et plus tard dans le grand désert liquide et borné de l'allée des cygnes (tous les arts sont des jeux médiocres et qui ne changent rien) son visage était découvert pour la première fois de cette enfance qu'elle appelait sa vie. les conditions spécifiques du cinéma permettaient d'interrompre l'anecdote par des masses de silence vide. Tous les parfums de l'arabie. l'aube de villennes. A L'ORIGINE D'UNE BEAUTE NOUVELLE. mais il n'en sera plus question. tout cela n'était pas vraiment intéressant. il s'agit de se perdre.

guy ernest debord.

liberté PROVISOIRE

bien sur la nuit tu rêves si tu pouvais toujours dormir mais la vie menace à chaque angle il y a des flics et des indics dans les bistros les filles de ton âge sont marquées par la jeunesse.

gil j wolman

extraits de la presse à propos de l'affaire chaplin.
les feux de la rampe ont fait fondre le fard du soit disant mime génial et l'on ne voit plus qu'un vieillard sinistre et intéressé. (finis les pieds plats-

29/10/52. tract lancé par l'internationale lettriste à la réception de chaplin à Paris).

les lettristes signataires du tract contre chaplin sont seuls responsables du contenu outrancier et confus (jean isidore isou. combat 1/11/52.)

nous croyons que l'exercice le plus urgent de la liberté est la destruction des idoles, surtout quand elles se recommandent de la liberté... les indignations diverses nous indiffèrent. il n'y a pas de degrés parmi les réactionnaires. nous les abandonnons à toute cette foule anonyme et choquée. (position de l'internationale lettriste. combat 2/11/52)

nous nous passionnons si peu pour les littérateurs et leurs tactiques que l'incident est presque oublié: que c'est vraiment comme si jean isidore isou ne nous avait rien été... (guy ernest debord-mort d'un commis-voyageur-internationale lettriste N°1)

"charlot" emporte la médaille d'or du cent cinquantième de la préfecture de police que lui a décerné hier après-midi mr. jean baylot, ainsi qu'un baton blanc-breloque qu'il a suspendu à sa boutonnière. (charlie chaplin quitte paris-france-soir 10/11/52).

grève générale

il n'y a aucun rapport entre moi et les autres. le monde commence le 24 septembre 1934. j'ai dix huit ans, le bel âge des maisons de correction et le sadisme a enfin remplacé dieu. la beauté de l'homme est dans sa destruction. je suis un rêve qui attend son rêveur. tout acte est lacheté parce que justification. je n'ai jamais rien fait. le néant perpétuellement cherché, ce n'est que notre vie. descartes a autant de valeur qu'un jardinier. il n'y a qu'un mouvement possible: que je sois la peste et décerne les bubons. tous les moyens sont bons pour s'oublier: suicide, peine de mort, drogue, alcoolisme, folie. mais il faudrait aussi oublier les porteurs d'uniformes, les filles de plus de quinze ans encore vierges, les êtres réputés sains et leurs prisons. si nous sommes quelques uns prêts à tout risquer, c'est parce que nous savons maintenant que l'on a jamais rien à risquer et à perdre. aimer ou ne pas aimer tel ou telle, c'est exactement la même chose.

jean michel mension.

fragments de recherches pour un comportement prochain.

la nouvelle génération ne laissera plus rien au hasard

gil j wolman

de toutes façons on n'en sortira pas vivants

jean michel mension

l'internationale lettriste veut la mort, légèrement différée, des arts.

serge berna.

délibérant au-delà du jeu limité des formes. la beauté nouvelle sera DE SITUATION

INTERNATIONALE
LETRTRISTE

Tu as signé ce texte dans le n° 2 de l'Internationale lettriste, paru en février 1953. Tu avais 18 ans...

Oui, mais en fait, je suis arrivé au “quartier” plus jeune, je devais avoir seize ans tout juste. Je suis arrivé là parce que ce qui n'était pas le quartier me déplaisait de plus en plus, le lycée particulièrement et que je cherchais un lieu où je pourrais être libre. C'était un univers qui me plaisait, parce que celui de mes parents me déplaisait. Mes parents étaient de vieux militants communistes – vieux par l'ancienneté, ils avaient commencé très jeunes. Mon père était permanent, ma mère était permanente technique, répartition des tâches bien connue.

Dans quelle section du parti communiste ?

Pas exactement au parti communiste, dans une organisation sportive, une fédération qui en était très proche. Mon père était l'homme du Parti dans cette organisation.

Où ça ?

À Paris. Je suis né à Paris en 1934, mon père est né à Paris, ma mère est née à Paris, et... mes grand-mères ne sont pas nées à Paris : l'une, Juive russe, est née au fin fond de l'Ukraine, et l'autre est née en Picardie ou quelque chose comme ça, je ne sais plus.

Comment s'était passée ton enfance avec ta famille à Paris avant ton arrivée au quartier ?

Ça s'est très mal passé, mais ce n'est pas la faute de mes parents, c'est la faute de la période. Je me souviens peu de l'avant-guerre puisque j'avais

C'est à la fête de l'Huma de 1933 que les camarades Robert Mension et Rose Fuchsmann décidèrent d'avoir un enfant. Lors de la contre-manifestation du 9 février 1934, Rose, enceinte, se fit tirer dessus. Ils nous rateront. Ma première photo, nu, sera prise à Montreuil en juin 1935 à une fête du parti.



Double page précédente : *Internationale lettriste*, n° 2, Paris, février 1953.

cinq ans presque exactement à la déclaration de guerre. J'ai un premier souvenir : dans une maison de l'Yonne, j'avais été opéré de l'appendicite et mon cousin s'était cassé un bras... Ils lui avaient mis une plaque, c'est comme ça qu'on l'a identifié ensuite, quand on a retrouvé son corps à Buchenwald après la guerre. Je me souviens très bien de la tête de mon père quand il a ouvert *L'Humanité* le jour du pacte germano-soviétique : il est devenu livide. C'est l'un des premiers chocs que j'ai ressentis. À son retour de l'armée, mon père est rentré immédiatement dans la clandestinité, contrairement aux directives du parti communiste de l'époque. Je me suis donc retrouvé avec ma mère, et un jour une femme est arrivée en larmes, disant : "On a arrêté Auguste Delaune." On voit des stades Auguste-Delaune un peu partout en France, particulièrement dans les municipalités communistes. C'était le responsable national de la F.S.G.T., Fédération sportive et gymnique du travail ; mon père était responsable de la région parisienne, et c'était son grand copain. Alors ma mère m'a fait mon premier et mon dernier cours de sécurité, en m'apprenant cette règle fondamentale : "N'avouez jamais." Elle m'a expliqué qu'il fallait que je dise que je n'avais pas revu mon père depuis son départ à l'armée. C'est une règle qui m'a énormément servi à ce moment-là, qui a servi aussi à mon père, et à moi-même dans d'autres circonstances. En plus, ma mère était juive, mais à l'époque elle était tellement peu... juive. Elle avait commencé à militer dans les Jeunesses communistes à dix-sept ans. À l'époque on ne pensait pas qu'il y aurait ce problème juif avec l'intensité qu'il a eu, ce problème dramatique, donc on en a peu parlé. Mais elle m'avait tout de même dit : "Si on te pose la question, tu dis que tu n'es pas juif." J'ai très bien enregistré tout ça, et les flics sont venus quelque temps après, j'avais à peine un peu plus de six ans, je crois que c'était en octobre 40. Ils étaient venus arrêter mon père,

L'Humanité, 23 août 1939.



qui n'était déjà plus là. Ils m'ont un peu bousculé, ils m'ont un peu tordu les bras, pas pour me faire mal vraiment, surtout pour faire peur à ma mère, pour la faire craquer. Mais ma mère, pas question. Mission impossible : elle était stoïque et héroïque. Voilà, ce sont mes premiers souvenirs d'une époque qui fut difficile, parce qu'après j'ai suivi la vie de Résistance de mon père : j'étais chez l'un, chez l'autre ; en plus je suis allé en sanatorium ou quelque chose d'équivalent.

Vos déplacements suivaient ceux de ton père ?

Ah non, du tout. Mon père a toujours refusé de quitter Paris, alors qu'en principe, la règle était que les gens trop connus dans une région ne devaient pas y rester éternellement : c'est le seul et unique dirigeant – il avait été nommé à la direction des Jeunesses communistes en 43, de février 43 jusqu'à la Libération – c'est le seul et unique dirigeant des Jeunesses communistes, donc, qui n'a jamais été arrêté pendant l'Occupation. Le seul qui a survécu. Tous ceux qui l'ont précédé sont morts décapités, déportés, fusillés.

Tu étais avec ta mère jusqu'en 41 ?

Pas toujours : je suis allé en maison de santé, mais j'avais quand même un contact régulier avec elle. Ensemble, on habitait encore dans notre logement d'avant-guerre, et quand a eu lieu l'intervention nazie en URSS, ma mère est entrée à son tour dans la clandestinité. Pendant cette période, je l'ai revue quelquefois, j'ai habité quelquefois avec elle. On allait voir mon père pendant l'été 41. On montait de Belleville jusqu'au boulevard Serrurier, là-haut. J'avais un oncle qui habitait là, tailleur, juif bien sûr, et ma mère m'a appris à ne pas être suivi par les flics...

Comment faisais-tu ?

On changeait de parcours... Je restais derrière, elle partait, etc. On allait le voir tous les dimanches quand j'étais là et on ne prenait jamais deux fois de suite le même parcours... Je ne sais pas du tout si on a été suivis ou pas... Les Allemands sont venus seize fois pour arrêter mon père. On habitait rue de Belleville, dans le bas Belleville, et la dix-septième fois, ça n'est pas pour mon père qu'ils sont venus. C'est alors que les arrestations des Juifs, les vérifications, au moins, ont commencé. La dix-septième fois, c'était pour ma mère. La concierge a été très bien : ma mère n'était pas là et elle a glissé un petit papier dans la serrure disant : "Rose, fous le camp tout de suite"... C'était assez courageux parce que les flics pouvaient revenir avant que ma mère ne passe. C'étaient des concierges bien ; je crois que les concierges bien étaient de toute façon assez minoritaires durant cette période. Enfin on a eu cette chance-là. Voilà la jeunesse, c'est pas triste mais c'est un peu dur.

Si les Juifs étaient bleus, jaunes ou rayés, nous n'aurions pas été dans l'obligation de leur faire porter une étoile pour les reconnaître.
Radio Paris, juin 1942

Et la fin de la guerre ?

J'étais dans l'Yonne, des amis, des camarades du Parti, sont venus me chercher un jour. On m'a remonté à Paris en camionnette. On m'a déposé en banlieue, ma tante est venue me chercher en vélo – elle aussi était dans la Résistance – et m'a ramené rue Mouffetard, où habitaient mes parents. Il faisait nuit et il y avait encore des gens qui tiraient sur les toits ; de toute façon moi, qu'on tire ou pas... Je savais que je ne finirais pas orphelin, question qu'effectivement je me suis posée pendant une bonne partie de l'Occupation. J'ai retrouvé mes parents, on a revêcu quasiment normalement, le temps de retrouver un appartement, à Belleville toujours, d'ailleurs, et puis voilà ça a commencé à...

Tu allais alors à l'école ?

J'allais à l'école oui, régulièrement, alors que pendant la guerre j'y suis allé de temps en temps, assez épisodiquement quand j'étais en sanatorium ou en maison de santé. En fait il y avait des cours, il y avait des classes, mais on n'était pas obligés d'y aller, on n'apprenait rien du tout. J'étais un petit peu doué pour les études quand j'étais petit, après non.

Jusqu'à quel âge ?

Jusqu'à tant que je me tire. Avant, même. Jusqu'à ce que j'arrête de m'intéresser à ce genre de choses, parce que je pensais que ça me déformait au lieu de me former, jusqu'en troisième au lycée...

Tu as senti que ça se passait ailleurs ?

Oui, ça ne collait pas, ça ne pouvait pas coller entre ce qui se passait chez moi et ce qui se passait à l'extérieur, parce que mes vieux étaient des militants communistes, des vrais, des honnêtes, des révolutionnaires. Mon père était permanent et ne gagnait presque rien, ma mère était malade. J'ai eu un petit frère un peu après la guerre, en 46, et ma mère ne s'est jamais bien remise de l'époque de la Résistance : elle ne travaillait pas, elle était en congé longue durée. Mon père n'avait que sa paye de permanent, on ne bouffait plus de viande. On vivait très très très modestement. Mon père ne voulait absolument pas croire les gens qui lui expliquaient : "Écoute Robert, on te raconte des histoires, il y a quand même des permanents qui ne vivent pas comme toi, tu devrais demander à avoir...". Il n'avait rien, il prenait le métro, il avait toujours sa canadienne de l'époque de la Résistance, alors que bien évidemment il y avait déjà des dirigeants qui en palpaient un petit peu plus. Lui n'a jamais voulu.

Quels étaient tes rapports avec tes parents ? Ils étaient très occupés par leurs activités politiques ?

Pas ma mère, mais elle le regrettait. L'existence a fait que ma mère a été obligée d'abandonner en partie le militantisme, et ça lui a toujours déplu. Mon père par contre – on avait fait le calcul une fois – était absent plus de la moitié de l'année. En plus il n'était pas très bavard ; il était ultra-sensible mais avait du mal à l'exprimer. Nous avons donc eu peu de rapports, et ça m'a marqué ; j'étais fils de militants, et fils de militants ça n'était pas l'idéal. À la maison on ne parlait que de politique. Je n'ai jamais vu de non-communistes chez moi, sauf la voisine d'en-dessous, la concierge qui venait de temps en temps, et la marraine de mon petit frère, qui elle n'était pas membre du Parti mais avait quand même une histoire un peu particulière puisqu'elle était polonaise. Elle avait fui la Pologne en 1930, en faisant un mariage blanc. À l'époque ça s'est beaucoup fait, et le gars avec qui elle s'était mariée était évidemment un copain du Parti, c'était d'ailleurs un ouvrier, membre du groupe Octobre de Prévert. Il est mort pendant la guerre d'Espagne. Son jules étant mort pendant la guerre d'Espagne, elle avait le droit de venir à la maison, mais sinon il n'y avait que des communistes.

Mais ton oncle tailleur était communiste lui aussi ?

Non, mon oncle tailleur... j'en ai eu deux. Celui dont je parlais tout à l'heure était très vieux, beaucoup plus vieux que le reste de la famille. Il avait fréquenté entre autres les groupes de Trotski en 1905, il était tout jeune pendant la révolution de 1905 et au moment des pogroms. Il était plutôt anarchisant. C'est lui, je crois, qui avait monté en France le syndicat des tailleurs à domicile ; c'est lui qui a organisé la première grève de ces tailleurs à domicile, qui fournissaient les Galeries Lafayette, en 29 ou dans

ces eaux-là. L'autre oncle, lui, n'était pas communiste non plus, mais il avait quand même eu des ennuis tout jeune avec la police de Roumanie. Il était Juif roumain, avait donc fui la Roumanie, et s'était retrouvé coincé à Budapest juste au moment de la commune de Béla Kun. Tous ces gens-là n'étaient pas communistes.

Ils venaient à la maison ?

Ah oui, c'était la famille, il n'y avait pas de problème. Il n'y a qu'une personne de ma famille que je n'ai jamais vue à la maison, c'est ma grand-mère paternelle.

Pourquoi ?

Parce que mon père était très têtu, et qu'il s'est un jour engueulé avec elle quand il était jeune. Du coup, pendant toute mon enfance, je n'ai jamais su que j'avais une grand-mère. Mon père me l'a avoué après la mort de ma grand-mère maternelle, mort qui l'avait beaucoup marqué car il l'adorait. C'était d'ailleurs une femme extraordinaire, qui avait élevé sept enfants en se démerdant toute seule. Ça lui a fait un choc, et à ce moment-là il m'a dit qu'il avait une mère, qu'elle était toujours vivante. Je n'étais plus tout jeune, et mon fils, mon premier fils ne devait pas avoir loin de dix ans. Il a fait connaissance de son arrière-grand-mère en même temps que je faisais connaissance de ma grand-mère. C'étaient les méthodes un peu sèches de mon père. À part ça, dans ma famille, il n'y avait pas de problème. Après la guerre les réunions se faisaient au moment des deux fêtes juives, parce que c'était la tradition. Ma grand-mère n'allait plus du tout à la synagogue, n'était plus pratiquante du tout, mais bon, il y a quand même eu dans la famille proche – ses frères à elle et puis ses enfants – dix-sept morts en déportation, elle est donc

retournée à la synagogue en leur mémoire. Mais ce n'était pas religieux du tout, c'était la tradition : toute la famille se retrouvait pour ces deux fêtes-là, chez elle.

Quel était ton état d'esprit au moment où tu commençais à fréquenter le quartier ?

Mon état d'esprit résultait aussi, quand même, de mes lectures. J'étais un fervent de la bibliothèque municipale, je lisais tout, peut-être un peu n'importe quoi. Je me souviens entre autres avoir lu les trois premiers volumes des *Situations* de Sartre, des choses comme ça. Je lisais Prévert, mais Prévert c'était une histoire de famille : j'avais deux ou trois tantes et deux oncles qui avaient participé au groupe Octobre, une de ces tantes avait fait la tournée en URSS en 1930 et des poussières avec le groupe ; je ne sais pas s'il s'appelait déjà le groupe Octobre, peut-être le groupe Prémices. Prévert, c'était une tradition de famille, on en parlait dans toutes les réunions, c'était le bon temps, quand ils étaient jeunes et tout et tout, avant que je ne le lise. Je me souviens avoir lu Queneau, Gide, je me souviens avoir lu Anouilh, des choses qui n'existaient pas chez moi, Jorge Amado... J'ai eu la chance d'avoir Jean-Louis Bory comme professeur de lettres.

C'est lui qui t'avait fait lire certains livres ?

Non, pas directement. Mais il avait décidé, sur cinq heures de français que nous avions par semaine, de faire, contrairement à ce que voulait le programme, une heure de français moderne. Il nous a donc parlé entre autres d'Anouilh, de Gide, là oui on peut dire que j'ai été influencé par lui, mais pas plus que les autres élèves. À côté, je lisais des choses qui n'avaient rien à voir avec ce que j'apprenais à l'école. Il faut dire qu'à l'époque, *Le Cid*, quand on me l'a fait ingurgiter, c'était en quatrième je crois, on n'avait pas

encore terminé à la fin de l'année ; on étudiait deux vers en une heure et le prof qu'on avait était un mec qui avait des petites fiches vraiment jolies, qu'il avait dû faire quand il était entré dans l'enseignement en 1920 ou quelque chose comme ça. J'ai été dégoûté, et je le suis encore d'ailleurs, au moins de Corneille et Racine ; et de Molière, mais Molière je m'y suis remis quand même très vite. Racine et Corneille je ne regrette pas beaucoup, ce n'est pas grave.

Est-ce qu'il y a une lecture qui t'a marqué à cette époque ?

Oui, c'était pendant l'été 50. Nous passions les vacances dans les Alpes, à Briançon. Les vacances, c'était toujours un petit peu pareil, des gens du Parti nous louaient ou nous prêtaient un appartement, et là nous étions dans une petite villa à côté de Briançon, où il y avait une belle bibliothèque. Je suis tombé sur un dénommé Arthur Rimbaud, et je n'en suis pas encore sorti, pas tout à fait. Il y avait aussi Verlaine, j'ai lu tout Verlaine, j'ai trouvé ça très beau, mais ça n'était pas du tout pareil. J'ai aussi lu Lautréamont, enfin un peu plus tard, mais très jeune.

Après être arrivé dans le quartier ou avant ?

Avant, ou juste au début je crois. En fait, je suis arrivé... sur l'autre continent, au Dupont-Latin. C'était à la rentrée scolaire de 1950. Avant j'étais venu au quartier une ou deux fois, mais comme ça... j'avais encore peur.

Armé de Rimbaud et de Lautréamont, quinze, seize ans, tu déboules au quartier.

Voilà j'arrive, je commence à boire un peu.

Travailler maintenant, jamais, jamais je suis en grève. Jamais je ne travaillerai. Sapristi, moi je serai rentier. Tout est français c'est-à-dire haïssable au suprême degré. J'ai horreur de tous les métiers. J'ai horreur de la patrie. Je ne comprends pas les lois. Nous massacrerons les révoltes logiques. Quel travail. Tout à démolir, tout à effacer dans ma tête. J'ai une soif à craindre la gangrène. ARTHUR RIMBAUD

Collage de Jean-Michel Mension à partir d'extraits d'une lettre de Rimbaud à Georges Izambart du 13 mai 1871, d'*Une Saison en Enfer*, d'une lettre de Rimbaud à Paul Demeny du 15 mai 1871, des *Illuminations*, d'une confidence de Rimbaud à Ernest Delahaye en 1870 et d'une lettre à Ernest Delahaye de juin 1872.

Les premiers principes doivent être hors de discussion. La poésie doit avoir pour but la vérité pratique. La poésie doit être faite par tous. Non par un. LAUTRÉAMONT

Collage de Jean-Michel Mension à partir d'extraits de *Poésie I & II* de Isidore Ducasse, Comte de Lautréamont.

Les premières rencontres ?

Les premières rencontres ? C'est au Dupont-Latin... C'était un bistrot immense, qui occupait tout le pâté de maisons entre la rue des Écoles et Cluny de l'autre côté. C'était immense. À l'époque il y avait encore des yaourts comme consommation, on buvait encore du lait fraise, des horreurs de ce genre.

Heureusement, il y avait beaucoup de surprises-parties l'après-midi. Des jeunes qui utilisaient la maison des parents, censés être au lycée comme moi, comme nous. Et là on buvait, on buvait pas mal. C'est là que j'ai vraiment commencé à boire. Avec mon copain Raymond, on faisait des collectes dans ce genre de petites réunions, on achetait des saloperies à boire, de l'entre-deux-mers, du vin doux pour les petits jeunes qui n'étaient pas du tout alcooliques, eux ; et nous on se payait une bouteille de gin qu'on buvait en douce, ensemble tous les deux. Un petit début dans l'alcoolisme, ça a commencé comme ça, la méthode n'a pas duré, l'alcoolisation si.

Comment se passaient les rencontres entre les gens ?

Le vrai quartier c'est ici, au Mabillon, boulevard Saint-Germain, ça n'est pas le Dupont-Latin. Le Dupont-Latin c'était le port, ou la plage, avant le grand départ ; et il fallait traverser le Boul' Mich', le quartier latin, comme on disait, et faire le parcours Dupont-Latin-Mabillon, c'était ça la consécration. Alors la majorité des gens se sont perdus, se sont noyés, entre le Dupont-Latin et le Mabillon, il y en a même qui sont rentrés chez eux tout de suite ; mais la grande majorité des gens du Dupont se sont noyés en traversant l'océan. Bien après, on arrivait dans un immense café qui était rempli de gens du même genre que vous, où tout se passait très vite.

Le Mabillon, où nous sommes aujourd'hui.

Voilà, exactement. Et où tout le monde causait. Il y avait beaucoup de ce qu'on appelait les philosophes de bar, des gens comme ça, qui péroraient. Mais qui à l'époque m'impressionnaient un petit peu quand même. Déjà, parce qu'ils avaient au moins vingt ans. C'étaient des bavards qui avaient leur petite cour, qui avaient lu quelques trucs de très loin, en général sans bien comprendre. La grande mode, alors, c'était quand même Sartre, c'était l'existentialisme : les gens, les touristes, venaient au quartier pour voir les existentialistes, et il y avait un certain nombre de zozos qui tenaient des discours, qui jouaient le rôle pour se faire payer à bouffer, pour se faire payer à boire. C'était une spécialité, certains étaient plus doués que d'autres. Fabio, entre autres ; il avait dû avoir son bac philo : c'était un discoureur extraordinaire, et c'était aussi un joueur de contrebasse. C'est le seul type que je connaisse qui a fait du stop avec sa contrebasse. Il y en avait un autre, Jean le Poète, pareil, il écrivait aussi des poèmes, bien évidemment ; il est devenu barman au Montana, rue Saint-Benoît, un bar très chic.

Quand tu es arrivé dans le quartier tu n'avais pas d'argent.

Non, très peu. Enfin, officiellement, je n'en avais pas du tout. Mes parents ne m'en donnaient pas, mais bon, on trouvait toujours des gens... Il y a eu une époque où on en avait beaucoup, mais qui n'a pas duré très longtemps. C'était l'époque des vieux papiers. Il y avait une pénurie de papier, le papier coûtait très cher, et les étudiants faisaient les appartements les uns après les autres, en mettant des affichettes : "nous allons passer tel jour pour récupérer les vieux papiers", et on passait avant eux ; on se faisait passer pour des étudiants.

Et vous revendiez ce papier?

Oui, et ça valait très cher: on était riches tous. On a été riches pendant quelque temps, et puis j'ai dû quitter ce merveilleux travail parce que des salopards ont prétendu m'avoir vu ivre mort sur le boulevard Saint-Michel.

Pure calomnie?

Oh, pas tout à fait. Et ils sont allés annoncer ça à mes parents, qui m'ont envoyé, pour essayer de me remettre dans le droit chemin, au lycée à Beauvais pendant trois mois. J'ai passé un contrat avec ma mère en disant: "bon d'accord, j'y vais, mais en juillet tu me fais faire des papiers, carte d'identité, passeport, parce que je veux aller à l'étranger, je veux voyager". Et une fois le contrat tenu, je me suis tiré.

Ces papiers étaient nécessaires à ton émancipation?

Non, non, mais c'était la possibilité d'aller à l'étranger. Pas l'émancipation: c'est toujours ma maman qui a payé mes amendes quand je me faisais arrêter pour ivresse sur la voie publique, ce qui était assez fréquent.

Tu t'es mis à voyager.

J'ai fait un voyage en Italie en octobre 1951, à Florence, une ville merveilleuse.

Tout seul?

Non, pas exactement: j'avais un chien, un chien maigre comme tout. Les gens avaient pitié du chien et après ils avaient pitié de moi, c'était très pratique. J'ai voyagé trois semaines un mois environ, puis je suis remonté au quartier, et j'avais encore envie de voyager. En décembre, je suis donc reparti dans

l'intention d'aller à Stockholm avec un copain, que d'ailleurs je vois encore, c'est un des rares que je vois encore de cette époque-là, on est quelques-uns. On s'est arrêtés à Bruxelles, on a trouvé que la bière était très bonne, on y est restés six mois au moins.

Et vous avez bu de la bière?

On a bu énormément de bière, et moi je me suis retrouvé en maison de correction parce qu'on s'est fait arrêter.

Pour quelle raison?

Il y a eu une raffle dans un coin qui était le petit Saint-Germain de Bruxelles, avec un orchestre de jazz et tout et tout. Les flics nous ont alpagués parce qu'on était étrangers, qu'on n'avait plus aucun papier, sauf le passeport: ni permis de séjour, permis de travail, ni quoi que ce soit. On s'est fait piquer à trois: les deux autres avaient plus de dix-huit ans et ont donc été renvoyés le lendemain à la frontière. Mais je n'avais pas dix-huit ans, et j'ai donc été envoyé en maison de correction.

Combien de temps y es-tu resté?

Quarante jours: ça suffit pour comprendre. C'était une maison de correction belge: moitié wallonne, moitié flamande, et ça se foutait sur la gueule tous les jours. Moi je n'étais pas du tout concerné par ces affaires-là, j'étais tout à fait spécial par rapport aux jeunes gars qui étaient là-dedans, tous des petits voleurs, des révoltés, qui n'avaient pas de parents, ou des parents divorcés.

C'était en quelle année?

Mars-avril 52.

ARTICLE 488
La majorité est fixée à vingt et un ans accomplis; à cet âge on est capable de tous les actes de la vie civile.

ARTICLE 115
Lorsqu'une personne aura cessé de paraître au lieu de son domicile ou de sa résidence et que depuis quatre ans on n'en aura point eu de nouvelles, les parties intéressées pourront se pourvoir devant le tribunal de première instance, afin que l'absence soit déclarée.

Ta mère vient te chercher...

Ma mère est venue me chercher et je suis revenu au quartier, un peu auréolé de ce passage en maison de correction, j'ai repris la vie normale, c'est-à-dire la vie du quartier: on tapait les gens, on escroquait un peu, on volait un petit peu... Mais même pas, parce qu'il y avait des tas de gens qui venaient au quartier à l'époque, c'était facile, on n'était pas très très nombreux en fait, on était cent, deux cents, dans ces eaux-là. Les gens se font des idées sur Saint-Germain... Mais nous, ça n'était pas Saint-Germain de toute façon. Moi je n'ai été dans ma vie que deux fois au Flore, peut-être, et deux fois aux Deux Magots. Pour nous le quartier ça s'arrête en gros avant la statue de Diderot. Il y avait un bistrot qui s'appelait le Saint-Claude, en face... Un peu avant la rue de Rennes. On prenait la rue des Ciseaux, il y avait au coin de la rue des Ciseaux et de la rue du Four un bistrot qui s'appelait le Bouquet, un peu plus loin, rue du Four, il y avait Moineau. Sur le trottoir d'en face, au coin de la rue Bonaparte si je ne me trompe pas, il y avait un bistrot qui vendait des frites et des saucisses frites, la Chope gauloise; rue des Canettes, on n'y allait pas encore beaucoup, il y avait déjà Chez Georges, bistrot très connu. Georges, lui, n'était pas encore là. Après on revenait par la rue du Four, il y avait la Pergola, juste en face, et le Old Navy, un tout petit peu plus loin sur le trottoir, à cent cinquante mètres du Mabillon. Et puis il y avait un autre bistrot un tout petit peu plus loin, enfin qui pour certains paraissait quand même très loin. Il était, je ne me

Chez Georges,
11, rue des Canettes, Paris VI^e.
Photo Garans.

souviens plus de son nom, en face du théâtre du Vieux-Colombier, et puis on allait quand même faire quelques escapades: un bistrot qui s'appelait le Nuage, deux ou trois bistrots par là, dans une petite rue, de l'autre côté de la rue de Rennes, mais bon, là on y allait épisodiquement. Quelquefois, le soir, on tombait sur des gens qui nous invitaient, mais sinon on se concentrait ici, au Mabillon. Il n'y avait que des gens comme nous, peut-être au bar qui était au bout quelques personnes du quartier; mais nous on n'allait jamais au bar.

Vous étiez toujours assis?

À l'époque, oui. C'est après qu'on est devenus des piliers de comptoir. Ici on était toujours assis. Il y avait un bistrot qui était très important la nuit – c'était vraiment la déportation – le Bar Bac. Quand on tenait encore sur nos jambes, on y allait, on rencontrait d'autres gens qui n'étaient pas de notre quartier à nous, des gens comme Blondin. La nuit, à partir de quatre heures du matin, on rencontre les pires des pires.

Et le Tabou?

Le Tabou c'était plutôt la clientèle des Deux Magots, du Flore. C'était la génération d'avant la mienne, enfin quand je dis génération, parfois il n'y avait que six mois ou un an de différence. Je suis allé quelquefois au Tabou, oui. Deux fois, entre autres, pour faire des concerts lettristes, mais c'était déjà plus ou moins la fin. Par contre, au tout début, avant même de venir ici au Mabillon, c'est-à-dire quand j'étais encore au Dupont-Latin, on allait dans les boîtes de jazz, au Club Saint-Germain, rue Saint-Benoît, mais ce n'était pas pareil, ce n'est pas du tout la même chose que le quartier tel que je l'ai décrit: les boîtes de jazz n'en faisaient pas partie.

